

L'HOMME AUX GNIASSES
et autres récits de la nuit

www.librairieharmattan.com
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

© L'Harmattan, 2006
ISBN : 2-296-01037-7
EAN : 9782296010376

Jean BENSIMON

L'HOMME AUX GNIASSES
et autres récits de la nuit

Nouvelles

L'Harmattan

5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie

Könyvesbolt
Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

Espace L'Harmattan Kinshasa

Fac. des Sc. Sociales, Pol. et
Adm. ; BP243, KIN XI
Université de Kinshasa – RDC

L'Harmattan Italia

Via Degli Artisti, 15
10124 Torino
ITALIE

L'Harmattan Burkina Faso

1200 logements villa 96
12B2260
Ouagadougou 12

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions L'Instant perpétuel :

LA MONTAISON

recueil accompagné d'un boîtier contenant douze dessins
de Claudine Goux qui fonctionnent comme un puzzle

Aux éditions Traces :

STRIDENCES DE L'EXIL

Aux éditions Quinze-Dix :

À L'ORIENT DU NOM

Supplément au n° 14 de la revue, graphismes de Michel Le Sage

Aux éditions Arcam :

PARAGES PASSAGE

Prix Aliénor

L'ARBRE À SILEX

Hors-texte de Gérard Murail – Prix de la ville d'Avignon

EXIL INCISE

Hors-texte de Colette Klein

Aux éditions L'Harmattan :

L'ARBRE BONHEUR

Hors-texte de Colette Klein

OÙ LUIT L'ORIGINE

Hors-texte d'Obéline Flamand

LE HORS-venu, contes brefs

Hors-texte de Jean Martin Bontoux

L'AUTRE MAISON, nouvelles et contes brefs

Hors-texte de Françoise Bouquerel

*Pour Françoise et pour Paul
comme pour Sara et Emmanuel*

L'HOMME AUX GNIASSES

Il se trouvait maintenant assez près d'eux pour les observer commodément. La troupe, une quarantaine, regroupée dans un champ labouré, plantait le bec dans la terre durcie afin d'en dégager une graine, un tubercule ou un ver. Ils semblaient ignorer André Koybo, même s'ils levaient de temps à autre la tête dans sa direction. Lui, assis, les bras autour des genoux, immobile, se confondait avec la terre. Il avait remarqué qu'il s'agissait de l'espèce dite grand corbeau (*corvus corax*), assez rare en France, plus grand d'une fois et demie que le freux, la corneille ou le choucas, aux ailes longues et pointues, au plumage lustré, pas tout à fait noir : des reflets violacés scintillaient dans la lumière rasante du soir. Leurs tailles variaient, les mâles étant sensiblement plus gros que les femelles et les jeunes de l'année. Parfois, l'un d'eux poussait un croassement signifiant sans doute qu'il avait découvert un endroit riche en nourriture : krâââ, krâââ. Plusieurs autres répondaient à l'appel et se rapprochaient de lui. Il devait rester des grains de maïs, détachés des épis lors de la dernière récolte. Un peu à l'écart, deux jeunes sautillaient sur place, étalaient leurs ailes, virevoltaient. Bientôt, un grand mâle au jabot enflé poussa un croassement plus rauque et plus long : le signal du

départ. Il s'envola. Dès qu'il eut déployé les ailes, son envergure parut immense à Koybo : près d'un mètre. « Quel oiseau splendide ! », murmura-t-il. Et l'un après l'autre, ils s'élevèrent à quelque distance du sol, tournoyant lentement avant de s'éloigner. Les battements d'ailes, puissants, s'entendaient de loin. Deux traînards regardèrent vers l'homme puis s'envolèrent à leur tour. La troupe qu'ils allaient rejoindre était déjà à un kilomètre environ, vers le nord. On entendait encore ses appels.

Un pâle soleil fantomatique éclairait la plaine de Boissy à la sortie ouest de Parouy – des labours à perte de vue, gonflés de pluie, sans clôtures, sous un ciel gris clair tirant sur le blanc. Au sud, une légère ondulation parcourue d'affleurements de calcaire blanchâtre rongé par l'érosion. Vers le centre, une éminence, ou plutôt un tertre planté de jeunes bouleaux, rompait l'immense étendue. Koybo considérait la plaine recouverte çà et là de neige, se souvenant qu'à la belle saison elle portait des betteraves et du maïs : « Mais ici, on est de l'autre côté de la lumière. »

Quand ses collègues lui avaient demandé comment il avait atterri au bourg, il leur avait répondu qu'après un licenciement économique il était arrivé en fin de droits. Au même moment, son studio de la rue Clignancourt avait été repris par un propriétaire irascible qui prétendait vouloir y habiter. Ignorant alors jusqu'au nom de Parouy, il avait répondu à une annonce proposant un emploi d'aide comptable. Il ne leur avait pas parlé de Rachel qui, après plusieurs mois d'amour, l'avait congédié, et il n'avait rien vu venir. Peu importait la destination, il voulait partir. Il serait allé au bout du monde. Dans cette petite localité d'un département du nord-est, c'était plus simple, plus économique aussi. On lui versait une prime de logement lui payant à peu près l'hôtel... Son travail heureusement ne lui déplaisait pas. Il utilisait le même ordinateur qu'à Paris, avec

des logiciels qu'il connaissait. Michel l'avait d'abord observé discrètement, puis félicité. Il le laissait désormais s'organiser à sa manière. Un jour, Koybo crut l'entendre murmurer au directeur adjoint venu en visite : « ... Jamais vu un comptable travailler aussi vite... » Visiblement on lui faisait confiance. Christian et Noblet n'étaient pas non plus embêtants. Ambiance sympathique donc. Le seul problème, mais de taille : il n'y avait rien à faire dans ce bled. Il fallait pousser jusqu'à Cambon et la gare se trouvait à huit longs kilomètres. De temps à autre, Christian l'emmenait en ville dans sa Ford déginguée, tellement couverte de rayures et de cabosses qu'on l'aurait crue rescapée d'une épreuve de stock-car. Sinon, il devait se débrouiller tout seul.

Il s'était dit, peu après son arrivée : « Il faut absolument que je me fasse des amis dans le coin. Sans ça, ma vie deviendra intenable. » Il s'efforçait d'être ouvert, chaleureux, bon public, au bureau surtout et à l'hôtel-restaurant de la Diligence. Un jour, il avait invité à déjeuner un représentant en aspirateurs qui lui avait raconté quelques anecdotes sur les gens d'ici, parfois avec l'accent. Il avait baissé le ton, afin que les autres clients ne l'entendent pas, et jeté un regard prudent de côté. Un villageois, en sciant un arbre, se fait une vilaine plaie à la jambe. Il rentre chez lui à cloche-pied, perdant son sang. Va-t-il à l'hôpital ou chez le médecin ? « Non, commente-t-il fièrement, je n'ai pas voulu déranger le docteur. » On est dur, par ici... Autour d'eux, on mangeait placidement, sans guère parler. Un instant, sa voix avait été couverte par des clients importants qui venaient d'entrer.

Il tenta de se lier à un certain M. Descroix dont la maison modeste, abritée par un catalpa, se trouvait près du bureau. Les briques devenaient roses quand le ciel s'empourpait au couchant. Le jardin, bien dessiné et visiblement entretenu avec amour, le faisait rêver. Il se heurta à un refus courtois. Christian

le lui avait dit : les gens d'ici sont très réservés. Ils n'aiment pas beaucoup les étrangers au bourg ou à la région. Koybo compléta in petto : « À plus forte raison s'ils sont de couleur ! » Heureusement, il envoyait et recevait des messages par courrier électronique – Georges, Lucienne et d'autres copains de la Ligue pour la protection des oiseaux.

Or, il eut un jour la surprise de recevoir une invitation, rédigée de manière ambiguë. M. Descroix, en quelque circonstance, réunissait des amis. Koybo jubila : une brèche s'ouvrait dans la muraille, il allait enfin pouvoir se faire des relations parmi les autochtones, voire des amis ! Par un soir de mauvais temps, il se dirigea vers le logis de son hôte. Les rues lui étaient familières, mais un banc de brume avançait vers lui, s'étira, l'environna. Elle s'épaissit. Les silhouettes d'arbres s'estompaient, les lignes droites devenaient courbes. Dans la purée de pois, il crut apercevoir une lumière. Celle de la maison ? Elle flotta puis disparut inexplicablement... L'accueil dépassa ses prévisions. Les hôtes, un couple plutôt vieille France, se montraient chaleureux au point que Koybo en fut ému. Il avait donc mal jugé les habitants du bourg, des tendres au contact un peu rugueux dans un environnement rude. Une ambiance de fête régnait, deux jeunes femmes éclataient d'un rire frais. Il but plusieurs coupes de champagne. Un des invités, passionné d'oiseaux, lui raconta une merveilleuse promenade photographique dans le parc du Marquenterre. Plus tard au cours de la soirée, il lui adressa un signe de cordialité. Mais pourquoi sa voix était-elle assourdie, comme lointaine et le contour des objets flou, tandis qu'une sorte de buée se formait entre eux ? Soudain un petit coup à l'épaule raviva son attention. Koybo regarda autour de lui. Il ne savait plus où il était. D'un voile cotonneux émergea une silhouette. Il se trouvait au bureau de poste de Parouy. Un jeune homme, qui venait de le bousculer, s'excusa brièvement. Il avait le regard froid et distant des gens d'ici.

Jours gris où le temps coulait lentement. Jours de brumes. Des nappes, des effilochures roulaient sur les toits et jusque dans les rues. De sa démarche dégingandée, Koybo traversait régulièrement le bourg. Les regards glissaient sur lui, sans le voir. Ou bien ils se faisaient durs, désapprobateurs. Parfois ils lui sautaient à la figure, comme des guêpes en colère. Essayait-il de tailler une bavette avec la boulangère, femme entre deux âges, plus proche du second ? Elle lui lançait un coup d'œil méfiant qui pouvait signifier : « Si vous me draguez, c'est loupé ! » Et le tenancier du tabac, qui le connaissait, lui donnait ostensiblement du « Monsieur ». Quand il empruntait la rue des Girolles, les aboiements furieux se relayaient d'un pavillon à l'autre et des rideaux s'entrouvraient. Sur les écriteaux *chien méchant*, il aurait volontiers ajouté : *propriétaire aussi*.

Il passait la plupart de ses soirées à lire des livres sur les oiseaux. L'un, récent, du professeur Holding, concernait les corbeaux. On mesurait de plus en plus leur intelligence et la complexité de leur vie sociale. Le cerveau du grand corbeau est, toutes proportions gardées, sept fois plus volumineux que celui du pigeon. Un des animaux les plus proches de l'homme... Il était abonné à une revue trimestrielle présentant dans chaque numéro un reportage photographique sur une espèce, avec des conseils pour l'approche et la photographie. *Oiseaux d'Europe* faisait également le point des recherches ornithologiques. Il lui arrivait aussi de regarder la télé dans la salle du café-restaurant, en compagnie du patron à la politesse taciturne. Un soir, la conversation vint sur les oiseaux et il lui posa une question sur les corbeaux. L'autre demanda :

– Les gniasses ?...

Koybo avait déjà entendu ce mot du patois local. Le large visage de l'hôtelier, jusque-là impassible, se contracta. Une grimace lui retroussa le nez et lui tordit les lèvres :

– ... Non seulement ils sont sinistres, mais ils mangent les semences. Des malins, qui grattent la terre pour attraper les graines.

– Mais, rétorqua Koybo avec un sourire, ils sont utiles aussi. Ils dévorent des vers et des insectes nuisibles : hannetons, charançons, sauterelles, taupins, sans parler des oiseaux pillleurs et des mulots.

– Vraiment ?

La voix était excédée, les sourcils froncés. Les yeux enfoncés l’observaient avec une expression narquoise et un sourire désapprobateur :

– Quand j’étais enfant, on disait que les voir en nombre impair porte malheur...

– Superstition !

Mouget eut un hochement de tête déterminé :

– Je leur ficherais bien des coups de carabine aux gniasses, mais ils ne valent pas les plombs pour les tuer...

Ne pouvant se contenir plus longtemps, Koybo l’interrompit :

– Le grand corbeau est une espèce strictement protégée en France !

– Ouais, fit Mouget, je vois.

Il prit un air inexpressif, lui coula un regard de côté puis son visage se fendit d’un sourire poli...

Koybo se surprenait de plus en plus à parler seul dans sa chambre. « Décidément, ça fait trop de solitude, et elle ne me réussit pas. Il faut absolument faire quelque chose. Mais quoi ? »

Il se rendit tous les jours dans la plaine de Boissy, rapprochant ses propres observations de celles de Holding. L’ornithologue, qui démontait les mécanismes d’une société encore peu connue, lui paraissait fort perspicace. Décidément, cette espèce le passionnait. Il remarqua avec étonnement que